

XYZ. La revue de la nouvelle

Le pouvoir

Pierre Yergeau



Numéro 45, printemps 1996

Regards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4577ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Yergeau, P. (1996). Le pouvoir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (45), 55–58.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque,

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le pouvoir

Pierre Yergeau

Juste avant la fin, il y eut un mouvement de volupté discrète. La chair était écrasée sous la pression des feuilles. Une force l'aspirait. Au plaisir d'être brisé, se mêlait de la répulsion.

Une peur répugnante et douceuse. Le désordre des légendes. Des refrains splendides, suivi d'une ondulation grise. Puis un rougeoiement précéda de peu la fabrication de l'image.

Une beauté qu'il ne pouvait déchiffrer autrement que par l'évocation de promesses non tenues. Des petits souvenirs dont il cherchait, habituellement, à se débarrasser à rabais. Une odeur extravagante, épaisse et lourde, dilatait ses narines, lui tournait la tête. L'image.

Philippe Lavers se réveilla en sursaut. L'alarme sonnait. La gorge sèche, il sentit d'abord sa jambe droite qui dérivait, engourdie. Il se remit d'aplomb, dans la demi-conscience d'un jour qu'il lui fallait déjà rattraper.

— J'étais dans la plante ! murmura-t-il, hébété.

Toute une sourde constellation de joie qui se dérobe. Il était ridicule, et attrayant, d'imaginer qu'un corps humain puisse disparaître ainsi, enveloppé dans un sommeil végétal.

Il y pensait depuis des mois, se préparant pour ce jour où il aurait le courage, seul, de défier les dangers. Il se demanda, dans le corridor qui le menait à la cuisine, s'il n'était pas déjà dans le jardin, où la moindre inattention de sa part risquait de provoquer un malheur.

Le soleil réchauffait l'extrémité de la table, où il s'assit pour déjeuner. Il avait mis au point un scénario. Depuis des mois, avec fébrilité, Philippe Lavers se préparait. Il ne pouvait plus reculer. Il déjeuna, lava la vaisselle dans une eau qui débordait de mousse savonneuse, s'habilla, ouvrit la porte, descendit les escaliers.

Dans la rue, il fut confronté de plein fouet à sa condition d'aveugle, pour qui le monde extérieur est une menace. Il eut conscience qu'il était au milieu d'un jeu dont il connaissait mal les règles. Son raisonnement le plus lucide l'amena à conclure qu'il était un perdant.

Comment survivre dans un monde où certaines dimensions ne lui étaient pas pleinement connues ? Sa vie ne pouvait souffrir les excès, les déplacements qui risquaient de tourner au drame, les conquêtes d'une cité qui demeurerait intérieure.

Il avait étudié avec soin la maquette que lui avait confectionnée un étudiant en architecture. L'espace était un théâtre, dont la mise en scène devenait parfois terrifiante. Il chercha à localiser sa position dans un axe précis de sa mémoire, mais les rires, les mouvements imprévus, le déroutaient.

Il aspira l'air, craignant d'offrir aux autres piétons l'image de celui qui ne peut venir à bout de ses pensées. Celui qui marche en agitant devant lui une canne blanche et qui a la prétention, malgré tout, d'arriver à destination !

Les gens se bousculaient à l'entrée du métro. Il eut l'impression de vêtements flottants, de jambes qui se détachaient des bassins et de corps qui rampaient sur les dalles de ciment. La rame de métro arriva en trombe et l'amena avec les autres. Il avait pour règle de se tenir à l'écart, ramené contre les barres d'appui. Des gens, il en était sûr, devaient l'examiner, le scruter.

— C'est la vérité, murmura-t-il. Cela se passe vraiment comme ça.

Les portes coulissantes s'ouvrirent. D'un pas, Philippe Lavers rejoignit le débarcadère. Il avait mémorisé avec discipline chacune des options qui s'offraient à lui. Il devait se concentrer, étudier les possibilités, choisir les directions.

Comment les autres faisaient-ils pour être aussi à l'aise ? Un seul regard leur permettait-il de se situer, de telle manière qu'ils n'aient plus qu'à récolter les objets autour d'eux ? L'essence des choses leur était découverte, sans qu'ils aient à faire de périlleuses recherches ?

Alors qu'il s'engageait dans les escaliers mécaniques, Philippe eut la nette intuition qu'il allait se retrouver bientôt au sommet d'une cage de verre. Des rayons de soleil se plaquèrent contre son visage, la rampe s'inclina, il tendit le pied vers l'avant. Que signifiait au juste la transparence du verre ? Que les objets perçaient la matière et s'imprimaient sur un écran délicat ?

D'expérience, il savait que la disparition subite de certains objets risquait de provoquer en lui un trouble, qui l'envahissait par vagues et l'amenait près d'un état lamentable, où son univers familier se démantibulait.

— Avez-vous besoin d'aide ?

Une main se posa contre son bras. Il chercha à ne livrer à l'inconnue aucun signe particulier d'alarme. Il la remercia. Cette personne demeura peut-être près de lui, ou à une certaine distance, attendant l'autobus, l'épiant. Il n'en savait rien.

Philippe se remémorait le plan, palpé durant des heures du bout des doigts. Si un dieu obscur avait cherché à en faire un être de misère, c'était peine perdue ! Il lui apparut qu'il avait, jusqu'alors, dissimulé à autrui ses vraies aspirations.

— Ils vont bien voir ! ironisa-t-il en reprenant son chemin.

Même les coups de klaxon qui, certains jours, lui semblaient de mauvais augure, résonnaient maintenant d'un timbre claironnant et joyeux. Il jugea avec assurance de la direction et de la vitesse d'un camion : cet engin fabuleux, monté sur plusieurs roues, transportant les marchandises les plus diverses.

Il ne fallait pourtant pas qu'il laisse une trop grande distance s'établir entre ses pensées et l'escalade du trottoir. Son corps répondait merveilleusement bien à chacun de ses ordres. Le soleil perçait le monde opaque des songes, se plaquant contre sa tête inclinée vers le sol.

Après avoir passé la grille d'entrée du jardin botanique, il se demanda si, une fois parvenu près des fleurs, il serait à même de poser un jugement sûr. Des mots anciens, d'abnégation et de peur, maintenaient en lui un doute.

— Encore un effort ! s'encouragea-t-il.

Un seul pas séparait le monde connu, celui qui semblait n'être que l'affirmation de sa propre conscience, du monde où personne n'avait besoin de lui. De ce lieu où il n'avait d'autre recours que de faire semblant d'être comme les autres.

Le gravier crissait sous ses pieds. Une épopée commençait en sourdine. Ses jambes se raidissaient. Sa main gauche palpa sa poitrine.

Il était persuadé qu'un jour il parviendrait à la fabrication d'une image, qui brillerait d'un tel éclat qu'il n'aurait pas besoin de la toucher pour la reconnaître. Ce que l'on nommait lumière devait être cette part positive du savoir, où l'objet affirmait sa souveraineté. Il se perdrait avec délice dans cette révélation.

Il traversa comme en un songe le jardin des plantes minérales. Les pierres baignées dans un ruisseau se couvraient de petites algues immortelles, et des carpes tournaient en rond, avec des yeux qui ne connaîtraient, pas plus que lui, les pratiques mystérieuses des voyants.

— Je ne suis pas loin. Je suis tout près, bafouilla-t-il.

Philippe Lavers eut l'intuition du pouvoir terrifiant qui lui avait refusé ce don. Une ombre vint couronner son visage, et l'odeur de cendre et de poussière, et de la sueur des corps comprimés dans les wagons, fit place au chuchotement du vent, qui déferlait entre les branches, et à l'éclat des fleurs gorgées de rosée ou de lait.

Cela surgirait peut-être d'un point de l'horizon où le langage ne lui serait d'aucun secours. Ce serait plein d'une vie fragile, ayant le parfum des peaux qui se gonflent de sève, l'odeur des lèvres qui se remplissent de sang.

Il resta là, sans bouger. La nuit vint. Il s'était libéré de multiples contraintes pour parvenir jusqu'à ce bosquet de fleurs géantes et, peu à peu, il discerna dans un coin de son cerveau les lourdes corolles éclatées en des filaments rouges, une image fabuleuse, résultat de l'activité effrénée de milliers de neurones, et le glacis sombre des pétales, qui se replièrent vers lui, pour l'aspirer.